

Jacqueline
CAUX

(*Presque
rien*)

avec
LUC

FERRARI



2.5

enchaîner avec 3



Luc FERRARI *est un des plus inventifs et des plus singuliers musiciens de ces quarante dernières années. Après avoir réalisé ses premières pièces d'écriture sérielle, il est devenu un pionnier de la musique concrète en participant aux débuts du Groupe de Recherches Musicales fondé par Pierre Schaeffer.*



Dès 1963 il effectue, avec « Hétérozygote », une notable rupture en composant à partir des sons du quotidien. En 1967 il réalise son premier « Presque rien ». Ces œuvres innovantes influenceront plusieurs générations de compositeurs.

Pourtant, tout au long de son parcours, Luc Ferrari aura refusé l'instauration d'un itinéraire préétabli, d'un procédé, d'une théorie. Il aime trop les rencontres imprévues, les télescopages d'images sonores empruntées à la vie, les interventions électroniques inattendues, les compositions instrumentales bousculées. Il aime trop franchir les frontières entre musique, son, documentaire, art radiophonique Hörspiel, théâtre musical, film... Il aime trop le jeu, l'humour, l'expression de l'intimité, de la sensualité, et la déviation perverse des courants musicaux tels que l'aléatoire ou le minimalisme...

Jacqueline Caux a une formation de psychanalyste. Après avoir été assistante pour l'organisation de plusieurs festivals de musiques d'aujourd'hui, elle a réalisé des émissions de recherche pour France Culture et des courts métrages musicaux. Elle collabore à la revue Art Press.

ISBN 2-911973-04-6



9 782911 973048

couverture Claude Délias

19,80 €

INTRODUCTION

LUC FERRARI est passé par tous les foyers d'insurrection, toutes les idéologies musicales du second demi-siècle, et il a réussi le tour de force d'en sortir parfaitement indemne. C'est tout naturellement qu'il s'engage, aujourd'hui encore, dans de nouvelles aventures. Dans la musique contemporaine, on ne sait trop quelle place donner à ce compositeur « décalé » qui semble s'ingénier à paraître léger, frivole et désinvolte, alors que, pour l'auditeur attentif, chacune de ses œuvres est tout au contraire une invitation à la réflexion. L'unanimité se fait cependant sur un point : un charme indéfinissable émane de cet art des sons. Ce créateur singulier qui bouscule les certitudes, qui passe d'un domaine à l'autre en culbutant les frontières et les interdits musicaux, qui affiche dans nombre de ses œuvres des notions d'humour, d'intimité et de sensualité que d'aucuns jugent indignes de la musique « sérieuse », cet homme toujours changeant, j'ai tenté de le suivre pas à pas tout au long de son parcours multiple...

Après avoir pris des cours avec Alfred Cortot et Arthur Honegger et reçu des leçons d'analyse musicale d'Olivier Messiaen, c'est tout jeune homme qu'il eut le désir de rencontrer

Edgar Varèse, ce qu'il fit en se rendant à New York en cargo. Cette rencontre importante ne l'empêchera pas d'interroger avec enthousiasme l'organisation particulière des notes dans le sérialisme instauré par Schoenberg, avant de devenir un pionnier de la musique concrète aux côtés de Pierre Schaeffer et Pierre Henry au Groupe de Recherches Musicales. Il sera le premier à rompre avec l'orthodoxie de la déformation des sons dans la musique concrète en inaugurant – notamment avec « Hétérozygote » (1964) – des superpositions et des télescopes d'images sonores empruntées à la vie, initiant ce qu'il appellera « musique anecdotique », ce que d'autres reprendront plus tard sous la dénomination de « paysage sonore ». En 1968, il réalisera la première de ses œuvres minimalistes de référence que sont les « Presque Rien ».

Conjointement à ses recherches électroacoustiques, Luc Ferrari a mené un vaste travail de composition de musique instrumentale : depuis les pièces pour piano (1952-56), jusqu'aux compositions pour grand orchestre (1966), en passant dès 1963 par de nombreuses œuvres mixtes – instrumentales et bandes magnétiques – jusqu'à « Jeu du hasard et de la détermination » de 1999. Intéressé par tout ce qui permet d'échapper au strict domaine de la musique, sa curiosité l'entraîne du côté des images : il réalise des films tels que celui sur les « Momente » de Stockhausen, ou encore l'« Hommage à Varèse » (1965-1966). Intrigué par la création d'images mentales qui peuvent surgir dans l'intimité des auditeurs lorsqu'ils écoutent une émission radiophonique, il compose en 1971 son premier Hörspiel pour la S.W.F. de Baden-Baden. Au cours des années 80, il s'engage dans des expériences de théâtre musical...

Luc Ferrari récuse l'instauration de tout itinéraire préétabli, de tout procédé comme de tout système ou doctrine artistique. Ce qui lui importe, c'est de fuir l'académisme avant même qu'il ne s'installe, c'est de refuser toute crispation sur une idéologie donnée, c'est de maintenir fermement sa démarche libertaire. Son refus s'étend également à toute approche mystique, que celle-ci soit d'ordre religieux ou attachée à un concept esthétique. Son seul credo consiste en un positionnement hors de tout enfermement, dans la liberté et la disponibilité...

Du foisonnement de directions musicales qui caractérisent son œuvre, je discerne pour ma part au moins trois constantes et deux attitudes fondamentales.

La première constante est l'attention passionnée portée aux sons du quotidien, que ceux-ci soient à résonance sociale, psychologique ou sentimentale. Elle lui aura permis la mise en jeu de subtiles organisations musicales telles que celles du « Presque rien n°1, ou le lever du jour au bord de la mer » de 1968, jusqu'à des œuvres récentes telles que les « Far-West News » de 1999.

La seconde constante est l'utilisation du hasard sous une forme personnelle, très différente de celle de John Cage. Luc Ferrari aura affectionné l'utilisation de cycles aléatoires superposés – loin de la radicalité machiniste de la musique répétitive américaine – qui permettent par le jeu de leurs rencontres fortuites et de leurs frottements imprévus, le surgissement de richesses musicales inattendues. Ce concept, il le nommera ironiquement « Tautologie » (le concept de Toto...). À partir de la pièce initiatique « Tautologos I » (1961), le principe tautologique sera très efficient dans toute son œuvre.

La troisième constante est l'introduction réitérée de l'intime, du sensuel, ce qui, dans un domaine musical plutôt tourné

vers l'abstraction et la rigueur, aura été totalement détonnant. Nous trouvons ces éléments dans « Presque rien n° 2 – ainsi continue la nuit dans ma tête multiple » de 1977, aussi bien que dans la « Symphonie déchirée » de 1998.

Quant aux deux attitudes, la première pour laquelle il éprouve un penchant marqué est celle du jeu. Chez lui, l'acte musical est jeu : jeu du hasard, jeu irrévérencieux, jeu sérieux, jeu parfois grave,³ et le plus souvent jeu pervers.

La seconde attitude consiste en un refus obstiné de tout pouvoir. Qu'est-ce qui peut conduire un artiste ayant trouvé des concepts aussi forts que ceux des « Presque Rien » à ne pas les exploiter, à ne pas se faire reconnaître comme le fondateur d'une nouvelle esthétique, alors même que celle-ci aura influencé de nombreux compositeurs ? Pourquoi refuser d'occuper cette position ? Pourquoi ce rejet de toute position stable vis-à-vis des institutions ? Pourquoi tant aimer déjouer le sérieux par la dérision ? Est-ce perversion ? Doute profond ? Goût de l'écart ? Tout ceci probablement, associé au refus de se retrouver en position de leader : il faudrait alors avoir raison, ce qui reviendrait à exercer une certaine forme de pouvoir et cela, philosophiquement, il ne peut l'accepter.

Dans leurs développements, les préoccupations de Luc Ferrari ont été fréquemment en proximité avec celles des courants artistiques qui se sont déployés aux mêmes moments dans d'autres domaines. Ses « Presque Rien » sont proches de l'univers de l'« Infra-Ordinaire » d'un Georges Perec, ainsi que des préoccupations du Nouveau Roman. Avec ses œuvres qui utilisent les sons de la vie, il côtoie l'emploi de la caméra stylo par la Nouvelle Vague. Il est également en proximité avec le travail des peintres hyperréalistes qui magnifiaient une esthétique

du quotidien. Lorsqu'il se raconte dans ses œuvres, il s'approprie d'une certaine façon la démarche de peintres qui exécutent des séries d'autoportraits. Ces transpositions de ce qui était accepté dans une discipline et refusé dans une autre sont d'ailleurs apparues à certains comme quasi blasphématoires. Maintes fois, sa démarche l'a fait passer pour un provocateur, ce qu'il récusé : il ne s'agissait nullement pour lui de provoquer, mais seulement d'explorer là où cela lui semblait nécessaire.

Son parcours ne s'apparente donc pas, comme celui de certains créateurs radicaux, à une ligne droite, mais plutôt à une profusion de points en mouvement, reliés les uns aux autres par un entrecroisement de lignes transversales. De l'ensemble de ses œuvres se dégagent d'autres traits dominants tels que le goût du libre passage entre fiction et réalité, celui de l'irrévérence, celui d'une désinvolture réfléchie... Sans doute, cet homme aura trop aimé l'humour, le jeu, l'anecdotique, l'intimité et la sensualité pour qu'on ne lui en fasse pas parfois grief en certains lieux musicaux. Ce sont pourtant ces prises de position qui ont fondé la cohérence de son cheminement.

Jacqueline Caux